

100

Tous les machineurs ' d'impostures.
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,
 Petit chapeau, jupon, panetière, houllette,
 Et, je pense, aussi sa musette.
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
 N'atirâtes sur vous l'envie et le mensonge.
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortirait d'un songe.
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition ?

A la première, et les petits
 Mangent leur reste à la seconde.

FABLE VIII.

La Perdrix et les Coqs.

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
 Toujours en noise, et turbulents,
 Une perdrix était nourrie.
 Son sexe, et l'hospitalité,
 De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté.
 Ils feraient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant, fort souvent en furie,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée.
 Mais, sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
 S'entre-battre elle-même et se percer les flancs,
 Elle se consola. Ce sont leurs mœurs, dit-elle,
 Ne les accusons point, plaignons plutôt ces gens :
 Jupiter sur un seul modèle
 N'a pas formé tous les esprits,
 Il est des naturels de coqs et de perdrix.
 S'il dépendait de moi, je passerais ma vie
 En plus honnête compagnie.
 Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
 Il nous prend avec des tonnelles,
 Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
 C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.
 sage : le mot propre, pour signifier un petit animal, une petite
 bête, est bestiole, qui a remplacé bestelette, qu'on trouve
 encore dans le dictionnaire de Nicot, p. 77, édition 1606, in-
 folio.
 • Vieux mot, pour araignée, qu'on trouve encore employé
 dans Coquilhard et dans Ronsard.
 • VAR. Respect, dans toutes les éditions modernes ; mais dans
 les éditions originales, et même dans celle de 1729, le r se
 trouve retranché, et on écrit respect point la rime, et par li-
 cence poétique. Il y a d'autres exemples du même retranche-
 ment pour le même mot dans les poètes de ce temps.

FABLES.

FABLE IX.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
 Mutilé par mon propre maître ?
 Le bel état où me voici !
 Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
 O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
 Qui vous ferait choses pareilles ?
 Ainsi criait Mouflar, jeune dogue ; et les gens
 Peu touchés de ses cris douloureux et percants,
 Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
 Mouflar y croyait perdre. Il vit avec le temps
 Qu'il y gagnait beaucoup ; car, étant de nature
 A piller ses pareils, mainte mésaventure
 L'aurait fait retourner chez lui
 Avec cette partie en cent lieux altérée.
 Chien hargneux à toujours l'oreille déchirée.
 Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
 C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
 On le munit, de peur d'esclandre.
 Témoin maître Mouflar armé d'un gorgern,
 Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
 Un loup n'eût su par où le prendre.

FABLE X.

Le Berger et le Roi.

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
 Et de son patrimoine ont chassé la raison ;
 Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie
 Si vous me demandez leur état et leur nom,
 J'appelle l'un Amour, et l'autre, Ambition.
 Cette dernière étend le plus loin son empire,
 Car même elle entre dans l'amour.
 Je le ferai bien voir, mais mon but est de dire
 Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
 Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.
 Ce roi vit un troupeau qui couvrait tous les champs,
 Bien broutant, en bon corps, rapportant tous les ans,
 Grâce aux soins du berger, de très-notables sommes.
 Le berger plut au roi par ces soins diligents.
 VAR. Edit. 1679 et 1729 : parer. La Fontaine a écrit ainsi
 pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable xiv du
 livre VIII, qui présente un exemple semblable.
 • Corps à grosse tête, du mot mulle. Ce nom est encore em-
 prunté de Rabelais, le Huchon.
 • D'un collier de fer à mailles. Gorgern dit Nicot dans
 son dictionnaire, est la pièce que l'homme de guerre met au-
 tour de sa gorge : ce qu'on dit en fait de haubert ou maille
 • gorgern, on l'appelle hausse-col en fait de lame de fer.

Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens :
 Laisse là tes moutons, viens conduire des hommes ;
 Je te fais juge souverain.
 Voilà notre berger la balance à la main.
 Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite,
 Son troupeau, ses mâtons, le loup, et puis c'est tout,
 Il avait du bon sens : le reste vient ensuite.
 Bref, il en vint fort bien à bout.
 L'ermite son voisin accourut pour lui dire :
 Veillé-je ? et n'est-ce point un songe que je vois ?
 Vous, favori ! vous, grand ! Déiez-vous des rois ;
 Leur faveur est glissante ; on s'y trompe ; et le pire
 C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
 Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.
 Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage :
 Je vous parle en ami ; craignez tout. L'autre rit
 Et notre ermite poursuivit :
 Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage
 Je crois voir cet aveugle à qui, dans un royaume
 Un serpent engourdi de froid
 Vint s'offrir sous la main : il le prit pour un fouet ;
 Le sien s'était perdu, tombant de sa ceinture.
 Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure
 Quand un passant cria : Que tenez-vous ! ô dieux !
 Jetez cet animal traitre et permicieux. [dis-je.
 Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent ! vous
 A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige ?
 Prétendez-vous garder ce trésor ? — Pourquoi non ?
 Mon fouet était usé ; j'en retrouve un fort bon :
 Vous n'en parlez que par envie. —
 L'aveugle enfin ne le crut pas ;
 Il en perdit bientôt la vie :
 L'animal dégoûté piqua son homme au bras.
 Quant à vous, j'ose vous prédire
 Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
 Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ?
 Mille dégoûts viendront, dit le prophète ermite,
 Il en vint en effet, l'ermite n'eut pas tort.
 Mainte peste de cour fit tant, par maint ressort,
 Que la candeur du juge, ainsi que son mérite,
 Furent suspects au prince. On cabale, on suscite
 Accusateurs, et gens grevés par ses arrêts.
 De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un palais.
 Le prince voulut voir ces richesses immenses.
 Il ne trouva partout que médiocrité.
 Louanges du désert et de la pauvreté ;
 C'étaient là ses magnificences.
 Son fait, dit-on, consiste en des pierres de prix :
 Un grand coffre en est plein, fermé de dix serrures.
 Lui-même ouvrit ce coffre, et rendit bien surpris

Tous les machineurs ' d'impostures.
 Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeaux,
 Petit chapeau, jupon, panetière, houllette,
 Et, je pense, aussi sa musette.
 Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
 N'atirâtes sur vous l'envie et le mensonge.
 Je vous reprends : sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortirait d'un songe.
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite.
 Je m'y suis trop complu : mais qui n'a dans la tête
 Un petit grain d'ambition ?

FABLE XI.

Les Poissons, et le Berger qui joue de la flûte.

Tircis, qui pour la seule Annette
 Faisait résonner les accords,
 D'une voix et d'une musette
 Capables de toucher les morts,
 Chantait un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies
 Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
 Annette cependant à la ligne pêchait ;
 Mais nul poisson ne s'approchait
 La bergère perdait ses peines
 Le berger, qui par ses chansons
 Était attiré des inhumaines
 Crut, et crut mal, attirer des poissons.
 Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde
 Laissez votre Naiade en sa grotte profonde ;
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la Belle ;
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.
 Vous serez traités doucement ;
 On n'en veut point à votre vie.
 Un vivier vous attend, plus clair que fin cristal ;
 Et, quand à quelques-uns l'appât serait fatal
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
 L'auditoire était sourd aussi bien que muet.
 Tircis eut beau prêcher. Ses paroles miellées
 S'en étant aux vents envolées
 Il tendit un long rets. Voilà les poissons pris ;
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.
 O vous, pasteurs d'humains et non pas de bœufs,
 Rois, qui croyez gagner par raison les esprits,
 D'une multitude étrangère

Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout. Il y faut une autre manière. Servez-vous de vos reits, la puissance fait tout.

FABEE XII. Les deux Perroquets, le Roi, et son Fils.

Deux perroquets, l'un père et l'autre fils, Du rôt d'un roi faisaient leur ordinaire; Deux demi-dieux, l'un fils et l'autre père De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

L'âge hait une amitié sincère, Entre ces gens : les deux pères s'aimaient; Les deux enfants, malgré leur cœur frivole, L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient. Nourris ensemble, et compagnons d'école, C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet; Car l'enfant était prince, et son père monarque.

Par le tempérament que lui donna la Parque, Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet, Et le plus amoureux de toute la province, Faisait aussi sa part des délices du prince. Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant, Comme il arrive aux jeunes gens, Le jeu devint une querelle.

Le passereau, peu circonspect, S'attira de tels coups de bec, Que, demi-mort et traînant l'aile, On crut qu'il n'en pourrait guérir. Le prince indigné fit mourir Son perroquet. Le bruit en vint au père. L'infortuné vieillard cria et se désespéra;

Le tout en vain, ses cris sont superflus; L'oiseau parleur est déjà dans la barque: Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant plus, Fait qu'en fureur sur le fils du monarque Son père s'en va fondre, et lui crève les yeux. Il se sauva aussitôt, et choisit pour asile Le haut d'un pin; là, dans le sein des dieux, Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille. Le roi lui-même y court, et dit pour l'attirer: Ami, reviens chez moi; que nous sert de pleurer? Haine, vengeance, et deuil, laissons tout à la porte. Je suis contraint de déclarer, Encor que ma douleur soit forte, Que le tort vient de nous, mon fils fut l'agresseur: Mon fils! non; c'est le Sort qui du coup est l'auteur. La Parque avait écrit de tout temps en son livre Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre.

VAR. Circonspect dans toutes les éditions; mais la Fontaine a retranché le t, et il a écrit, dans l'édition de 1679, circonspect, pour la rime, et par licence poétique. Voyez la fable VIII de ce même livre.

Un mot sans plus : tous les enfants L'autre de voir par ce malheur. Consolons-nous tous deux, et reviens dans ta cage. Le perroquet dit : Sire roi, Crois-tu qu'après un tel outrage, Je me doive fier à toi?

Tu m'allègues le Sort; prétends-tu, par ta foi, Me leurrer de l'appât d'un profane langage? Mais que la Providence, ou bien que le Destin Règle les affaires du monde, Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin, Ou dans quelque forêt profonde, J'achèverai mes jours loin du fatal objet Qui doit t'être un juste sujet

De haine et de fureur. Je sais que la vengeance Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux. Tu veux oublier cette offense; Je le crois; cependant il me faut, pour le mieux, Eviter ta main et tes yeux. Sire roi, mon ami, va-t'en; tu perds ta peine: Ne me parle point de retour; L'absence est aussi bien un remède à la haine Qu'un appareil contre l'amour.

FABEE XIII. La Lionne et l'Ourse.

Mère lionne avait perdu son faon, Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée Poussait un tel rugissement, Que toute la forêt était importunée. La nuit ni son obscurité, Son silence, et ses autres charmes; De la reine des bois n'arrêtaient les vacarines: Nul animal n'était du sommeil visité. L'ourse enfin lui dit : Ma commère,

VAR. Edit. de 1679 : Fan. Cette leçon a été conservée dans quelques éditions; non pas que ce mot s'écrivit différemment du temps de la Fontaine, qu'il ne s'écrivit aujourd'hui; mais parce qu'il se prononce fan, et que les poètes pouvaient alors altérer l'orthographe des mots, pour rimer aux yeux comme aux oreilles. Le mot faon est ici impropre; car, bien avant la Fontaine, il ne s'employait que pour désigner le petit d'une biche, d'un chevreuil, ou d'un daim. On ne peut dire faon d'une beste mordante, comme laye, ourse, lionne, éléphant, ainsi « ont autres noms particuliers. » Nicot, Trésor de la langue françoise, 1606, in-folio, au mot faon. Cependant plus anciennement ce mot parait avoir été employé pour désigner les petits de tous les animaux; du moins nous avons un exemple qui prouve que le mot faon s'employait pour engendrer en général, quand il s'agissait des animaux. Les oiseaux, aussi les poissons, qui moult sont biaux à regarder, savent bien mes règles garder; Tous faonent à lor usages; Et font honneur à lor lignages. Roman de la Rose.

Un mot sans plus : tous les enfants Qui sont passés entre vos dents N'avaient-ils ni père ni mère? Ils en avaient. S'il est ainsi, Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues, Si tant de mères se sont tuées, Que ne vous laissez-vous aussi? Moi, me taire! moi, malheureuse! Ah! j'ai perdu mon fils! il me faudra traîner Une vieillesse douloureuse!

Dites-moi, qui vous force à vous y condamner? Hélas! c'est le Destin qui me hait. Ces paroles Ont été de tout temps en la bouche de tous. Misérables humains, cecel s'adresse à vous. Je m'entends résonner que des plaintes frivoles. Quiconque, en pareil cas se croit har des dieux, Qu'il considère Hécube, il rendra grâce aux dieux.

FABEE XIV. Les deux Aventuriers et le Talisman.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. Je n'en veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux: Ce dieu n'a guère de rivaux; J'en vois peu dans la fable, encor moins dans l'histoire. En voici pourtant un, que de vieux talismans Firent chercher fortune aux pays des romains.

Il voyageait de compagnie, Son camarade et lui trouvèrent un poteau Ayant au haut cet écriteau: Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie De voir ce que n'a vu nul chevalier errant, Tu n'as qu'à passer ce torrent. Puis, prenant dans tes bras un éléphant de pierre, Que tu verras couché par terre, Le porter, d'une haleine, au sommet de ce mont Qui menace les cieux de son superbe front.

« Qui menace les cieux de son superbe front. » L'un des deux chevaliers saigna du nez. Si l'onde Est rapide autant que profonde, Dit-il... et suppose qu'on la puisse passer, Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser? Quelle ridicule entreprise! Le sage l'aura fait par tel art et de guise, Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas.

Cette reine, après avoir vu périr sous ses yeux Priam, son mari, et la plus grande partie de ses enfants, sa ville et son royaume, fut réduite en esclavage. Expression proverbiale, pour dire que l'on manque de résolution par la crainte du danger. Saigner du nez était en Orient, pendant la peste, considéré comme un symptôme fâcheux, qui faisait craindre la mort à ceux qui l'éprouvaient. Voy. Boccace, dans l'introduction du Décaméron. Et de manière.

Mais jusqu'au haut du mont! d'une haleine! il n'est pas Au pouvoir d'un mortel; à moins que la figure Ne soit d'un éléphant nain, pygmée, avorton, Propre à mettre au bout d'un bâton?

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure? On nous veut attraper de dans cette écriture; Ce sera quelque énigme à tromper un enfant; C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant. Le raisonneur parti, l'aventureux se lance, Les yeux clos, à travers cette eau. Ni profondeur ni violence Ne parent l'arrêter, et selon l'écriteau Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive. Rencontre une esplanade, et puis une cite. Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté. Le peuple aussitôt sort en armes. Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes, Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos, Vent vendre au moins sa vie, et mourir en héros. Il fut tout étourdi d'ouir cette cohorte. Le proclamer monarque au lieu de son roi mort, Il ne se fit prier que de la bonne sorte; Encor que le fardeau fut dit un peu fort, Sixte en disait autant quand on le fit saint-père :

(Serait-ce bien une misère, Que d'être pape ou d'être roi? On reconnut bientôt son peu de bonne foi.

Fortune aveugle, suit aveugle hardiesse. Le sage quelquefois fait bien d'exécuter Avant que de donner le temps à la sagesse D'envisager le fait, et sans la consulter.

FABEE XV. Les Lapins. DISCOURS A M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte L'homme agit, et qu'il se comporte, En mille occasions comme les animaux; Et toi de ces gens-là n'a pas moins de défauts Que ses sujets; et la Nature A mis dans chaque créature Quelque grain d'une masse où puisent les esprits: J'entends les esprits-corps, et pétris de matière, Je vais prouver ce que je dis.

A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière Précipite ses traits dans l'humide séjour, C'est à dire, ou sera l'honneur, Ellipse. Sur M. le duc de la Rochefoucauld, voyez liv. I, fable 11.

Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet olympe,
Je foudroie à discrétion
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cîte.
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt; je revois les lapins,
Plus gais qu'au paravant, revêtir sous mes mains.

Ne reconnaît-on pas en cela les humains?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la Fortune.

Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque en-
Qu'il n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fete
Les chiens du lieu n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.

Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'états, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour Forainaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau;
La coquette et l'auteur sont de ce caractère:
Malheur à l'écrivain nouveau!

Le moins de gens qu'on peut à l'en tour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guides

Indépendamment de sa signification ordinaire, le mot *de-
troit* désignait, du temps de la Fontaine, une étendue de pays
soumise à une juridiction spirituelle ou temporelle. C'est dans
ce sens qu'il est employé ici. On dit actuellement *destric*,
dans les éditions modernes il y a bien au singulier,
c'est à tort.
Dans les éditions modernes il y a *guide* au singulier. La
Fontaine a mis le pluriel, parce que dans l'exige la correction
de la phrase; la rime demandait le singulier. C'est une de ces
végligences qui étonnent dans notre poète.

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser:
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
La louange la plus permise;
La plus juste et la mieux acquise;

Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût tel quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
Qu'à aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

FABLE XVI.

Le Marchand, le Gentilhomme, le Père, et le
Fils de Roi.

Quatre chercheurs de nouveaux mondes,
Presque nus, échappés à la fureur des ondes,
Un trafiquant, un noble, un père, un fils de roi,
Réduits au sort de Bélisaire,
Demandaient aux passants de quoi
Pouvoir soulager leur misère.

De raconter quel sort les avait assemblés,
Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés,
C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine:
Là le conseil se tint entre les pauvres gens.

Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
Le père fut d'avis qu'éloignant la pensée
De leur aventure passée.

Chacun fit de son mieux, et s'appliquât au soin
De pourvoir au commun besoin.

La plainte, ajouta-t-il, guérit-elle son homme?
Travaillons: c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome.
Un père ainsi parler! Ainsi parler? croit-on

Bélisaire était un grand capitaine, qui, ayant commandé les
armées de l'empereur et perdu les bonnes grâces de son maître,
tomba dans un tel point de misère qu'il demandait l'aumône
sur les grands chemins. (Note de la Fontaine.)

Tous les arts semblent avoir conspiré contre l'histoire en consacrant
le récit touchant, mais romanesque, des dernières années de Bélisaire,
devenu aveugle et demandant l'aumône: il n'en est pas moins prouvé
que ce récit est entièrement faux, et qu'il a été inventé longtemps
après la mort de ce grand homme. Les faits rapportés par les histo-
riens les plus voisins de son temps y sont contraires: le poète l'a
su, au douzième siècle, est le plus ancien auteur qui en fasse mention, et
lui-même le contredit dans un autre passage de son insipide poème.
Consultez à ce sujet Gibbon's Hist. of the decl. and fall of the rom-
empire, ch. 1211, t. VII, p. 408, edit. 1797, in-8°, London.

Que le ciel n'ait donné qu'aux têtes couronnées
De l'esprit et de la raison;
Et que de tout berger, comme de tout mouton,
Les connaissances soient bornées?

L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
Par les trois échonés aux bords de l'Amérique,
L'un (c'était le marchand) savait l'arithmétique;
A tant par mois, dit-il, j'en donnerai leçon.

J'enseignerai la politique,
Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit:
Moi, je sais le blason; j'en veux tenir école;
Comme si, devers l'Inde, on eût eu dans l'esprit
La sottise vanité de ce jargon fri vole!

Le père dit: Amis, vous parlez bien; mais quoi!
Le mois a trente jours: jusqu'à cette échéance
Jeûnerons-nous, par votre foi?
Vous me donnez une espérance.

Belle, mais éloignée; et cependant j'ai faim.
Qui pourvoira de nous au dîner de demain?
Ou plutôt sur quelle assurance

Fondez-vous, dites-moi, le souper d'aujourd'hui?
Avant tout autre, c'est celui
Dont il s'agit. Votre science
Est courte, là-dessus; ma main y suppléera.

A ces mots, le père s'en va
Dans un bois; il y fit des fagots, dont la vente,
Pendant cette journée et pendant la suivante,
Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.

Le conclud de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver ses jours;
Et, grâce aux dons de la nature,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.

LIVRE ONZIEME.

FABLE PREMIERE.

Le Lion.

Sultan léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Forcé bœufs dans ses prés, forcés cerfs dans ses bois
Forcé moutons parmi la plaine.

Il naquit un lion dans la forêt prochaine,
Après les compliments d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique
Le sultan fit venir son vizir le renard

Par les successions des étrangers, confisquées à son profit
en vertu du droit d'aubaine dont il jouissait comme sultan

Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin?
Son père est mort; que peut-il faire?
Plains plutôt le pauvre orphelin.

Il a chez lui plus d'une affaire
Et devra beaucoup au Destin.
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête.
Le renard dit, bramant la tête:

Tels orphelins, seigneur, ne me font point pitié;
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent

Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment
J'ai fait son horoscope: il croitra par la guerre;
Ce sera le meilleur lion

Pour ses amis, qui soit sur terre:
Tâchez donc d'en être; sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.

Le sultan dormait lors; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens; tant qu'en fin
Le lionceau devient vrai lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui; l'alarme se promène

De toutes parts; et le vizir,
Consulté là-dessus, dit avec un soupir:
Pourquoi l'irritez-vous? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide;

Plus ils sont, plus il coûte, et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part des moutons.
Apaisez le lion; seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.

Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton;
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.

Joignez-y quelque bœuf; choisissez pour ce don
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal, et force états

Voisins du sultan en pâtirent:
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.

Proposez-vous d'avoir le lion pour ami,
Si vous voulez le laisser croître.

VAB, *Créaire*, dans toutes les éditions modernes. Mais la
Fontaine a écrit *créaire* pour la rime, en vertu de cette licence
poétique dont nous ayons déjà vu dans notre auteur plusieurs
exemples. D'ailleurs on prononce encore *créaire* dans plusieurs
provinces, et peut-être était-ce la prononciation de ce mot la
plus usitée à l'époque où notre poète écrivait. Nous ayons en-
tendu, dans notre jeunesse, plusieurs vieillards prononcer ainsi
ce mot.